

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campa
Un mois.....	\$ 1.00	1.50
Trois.....	3.00	4.50
Six.....	5.50	8.50
Un an.....	10.00	15.00
Numéro du jour.....	\$ 0.06	
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.		

Le commerce franco-italien

EN 1894

Nous empruntons au dernier Bulletin de la chambre de commerce française de Milan la très intéressante revue que M. Henry Blanc, secrétaire de la chambre, vient de publier sur les relations commerciales de la France et de l'Italie.

La direction générale des gabelles vient de publier, un mois plus tôt que d'habitude, le mouvement général du commerce italien pour l'année 1894.

Nous avons déjà publié, en mai et juin plusieurs rapports sur la commission des valeurs de douanes d'Italie, qui sont le commentaire obligé du mouvement commercial dont nous donnons aujourd'hui le compte-rendu.

A côté d'une baisse de prix générale, nous avons vu le *Change* exercer une action souveraine sur les échanges de l'Italie avec les autres puissances, cause principale de l'augmentation dans les exportations et de décroissance, au contraire, dans les importations.

Il importe donc d'établir quel y a lieu de ne tirer qu'une conclusion relative des chiffres comparés de 1893 et 1894: ce qui le prouve d'ailleurs surabondamment, ce sont les chiffres de la statistique des premiers mois de 1895, le taux du change étant revenu aux environs de 105, et ce, au grand honneur de l'Italie; nous trouvons, par exemple, pour les six premiers mois de 1895, des chiffres d'importation et d'exportation se rapprochant sensiblement de ceux de 1893.

Nous croyons donc inutile d'ajouter aux commentaires déjà publiés et nous nous contenterons de relever les chiffres les plus importants de l'exportation française, en Italie, en leur comparant, comme toujours, ceux de l'exportation de nos principaux concurrents.

En 1894, la France qui, jusque-là, avait tenu le second rang dans les importations de l'Italie, passe au troisième rang, derrière l'Angleterre et l'Allemagne.

La statistique générale française ayant paru, nous pouvons, suivant l'habitude, constater un écart sensible entre les statistiques des deux pays.

Ce qui nous surprend tout d'abord et ne peut que nous être agréable, relativement cela s'entend, c'est que, contre tous les chiffres mis en avant jusqu'ici, nous trouvons comme conclusion que, même avec des diminutions très sensibles, la France a envoyé en Italie plus qu'elle n'a reçu de celle-ci.

Le chiffre des exportations françaises en Italie a été en effet:

	Statistique française	Statistique italienne
En 1894.	Fr. 98.108.513	L. 130.977.000
En 1893.	Fr. 128.390.175	L. 158.724.000
Diminution	Fr. 30.281.662	L. 27.717.000

Restant fidèles à notre règle de demander à chaque pays ce qu'il reçoit et non ce qu'il expédie, nous établirons les exportations respectives des deux pays, en 1894, sur les bases suivantes, que nous croyons plus près de la vérité:

	Exportation française en Italie (stat. ital.)	Exportation italienne en France (stat. franc.)
	Fr. 130.977.000	L. 121.631.958

Différence en faveur de la France. Fr. 9.345.042

WILLIAM BUSNACHI

LILLETTE

Depuis trois jours que la rupture était consommée, sourde aux incitations de l'esprit, aux appels de la chair, elle avait pu résister à toute tentation, ne quittant presque plus Lillette, son inconsciente gardienne qui, par sa présence seule, chassait les mauvaises pensées, calmait l'acuité des impurs souvenirs.

Aussi, comme cela était reposant, après les journées de lutttes qui avaient devancé la chute, après les heures de désespérance qui avaient suivi la rupture, de sentir revivre en soi l'honneur et l'loyale flamme, véritable en sa parole, sincère en son sourire.

Et comme, pour la rattacher davantage et plus facilement à son foyer, la rapprocher plus étroitement de son mari, lui donner en compensation des jéréesses de l'amour coupable, le charme des chastes tendresses, M. de Riou se révélait à elle sous un aspect qu'elle n'avait pas encore connu.

Sans doute, elle le savait ardemment épris d'elle, leur mariage en était la preuve. Mais cette affection ne lui paraissait ressembler en rien à une quelconque passion. Elle ne l'avait jamais considérée, cette affection, que

La différence en faveur de l'Italie, qui apparaissait très accentuée d'après les statistiques françaises communiquées mensuellement à la presse italienne par la chambre de commerce italienne de Paris, avait amené quelques esprits en Italie à une conclusion assez étrange; sans considérer les causes, ils s'étaient arrêtés au résultat d'une année, et n'étaient pas loin de proclamer que le *statu quo* devait être maintenu dans les relations commerciales de la France et de l'Italie.

Cette dernière avait dépassé la France dans le chiffre des exportations: qu'importait à ces gens à courte vue la probabilité d'exporter 50 à 60 millions de plus, grâce à une convention. Les premiers chiffres connus de 1895 ont suffi à éteindre ce feu de paille et on est revenu, en Italie, à une notion plus exacte des intérêts communs.

Après ces considérations générales, le *Bulletin* examine en détail les 17 catégories qui constituent le répertoire douanier italien; puis il arrive à cette conclusion:

Quelle est la conclusion que nous pouvons tirer de cette revue rapide? Nous l'avons dit au début, l'année 1894 a été une année anormale et le commerce extérieur a eu à subir des fluctuations du change une diminution notable dans ses exportations en Italie.

La diminution dans les importations mondiales de l'Italie a été de L. 96.579.000. Les pays d'Europe réunis ont exporté en moins dans la péninsule L. 124.517.000.

Des quatre pays les plus importateurs, c'est la France qui a le plus perdu.

L'Angleterre a perdu	2.083.000
L'Autriche a perdu	4.730.000
L'Allemagne a perdu	6.767.000

Nous ne parlons pas de la Russie, dont l'exportation se réduit à certains produits spéciaux, et qui a perdu près de 60 millions dans le chiffre.

La France a exporté en Italie, pendant l'année 1894, 616 produits ou articles différents, que la statistique italienne, dans un tableau spécial, a réunis sous 25 dénominations génériques. Sur celles-ci, nous pouvons noter une augmentation pour 15 produits qui, sauf un, ne sont que des matières premières ou des objets d'alimentation. Tous les produits manufacturés sans exception sont en diminution. Il n'y a nullement à s'en étonner, étant donné les droits qui favorisent nos concurrents et le désir outré qui pousse notamment l'Allemagne à chercher à nous supplanter par tous les moyens.

Notre conclusion, justifiée surtout par les résultats connus des six premiers mois de 1895, sera donc, comme toujours, que nous ne pouvons continuer ainsi; si nous voulons abandonner le marché italien aux autres peuples, disons-le franchement; mais, de grâce, finissons-en; supprimons ces atermoiements qui créent des illusions dangereuses et prolongent outre mesure, finissent par décourager les meilleurs bonnes volontés.

Si au contraire, nous voulons assurer à notre industrie et à notre commerce les moyens de lutter contre les autres pays, en leur rendant un débouché, qu'ils ne retrouveront certes plus de l'importance passée, entendons-nous vite pour un *modus vivendi*, semblable par exemple à celui signé avec la Suisse. Ce sera peu sans doute, mais ce sera toujours un moyen d'assurer à nos échanges un semblant de stabilité qui, devant les bénéfices en résultant, et à la succession des événements, pourra changer de nature

comme un sentiment pareil à tout ceux éprouvés par cette nature sérieuse et réfléchie, par cet homme calme, tranquille et bon.

Il lui vint que, réfugiée auprès de lui, elle déquoyait en ce cœur inconnu d'elle jusqu'à lors des trésors ignorés, de délicates tendresses. Elle l'écoutait comme elle ne l'avait jamais écouté, quand il lui disait son chagrin de ne pouvoir lui apporter la gaieté de la jeunesse, l'enthousiasme d'un cœur tout neuf que l'expérience de la vie laisse plein d'éblouissantes illusions! Il avait tant négligé sur le sien de déceptions cruelles! Ses fonctions lui avaient montré tant de vilenies et de bassesses, de mensonges et de lâchetés, de corruptions et d'hypocrisies, que le scepticisme s'y était enraciné, voyant son regard, désséchant sa parole, envahissant tout son être, sauf le coin parfumé d'une rayonnante lueur d'amour où résistait en maltraitées ses deux uniques croyances, ses deux seuls cultes: sa femme et son enfant.

Elle quand sa pensée s'arrêtait sur Jeanne, qu'il n'aurait-il pas donné pour retrouver ses yeux allumés de lueurs joyeuses, une voix où sonne le rire entraînant des jeunes années. Dans le défilé des soirées, tandis que Mme de Riou les doigts occupés de quelque broderie, mais le regard bien loin, s'enfonçait en un silencieux rêve, combien de fois avait-il maudis son arrivée trop hâtive dans la vie; ces vingt cinq

re et devenir à son heure une convention durable.

Ignaux à leurs concurrents, nos industriels et nos commerçants, sauront que s'ils peuvent lutter, le bénéfice est au bout de leurs efforts, et nous sommes tranquilles sur leur compte, ils lutteront.

Si, de là, nous passons aux importations italiennes en France, d'après les statistiques françaises, nous constatons qu'elles ont été, en 1894, de 121.631.958 fr. contre 151.300.000 fr. en 1893, soit une diminution de 30 millions de francs. Voici les réflexions dont le document que nous analysons fait suivre cette constatation:

La diminution a porté surtout sur les matières nécessaires à l'industrie, qui, de L. 109.831.797 en 1893, sont descendues à L. 78.141.068.

Dans cette catégorie, les soies seules ont diminué de près de 400.000 kilos et de plus de vingt-deux millions de francs en valeur: les autres articles à signaler, comme ayant diminué, sont: le soufre, les fourrages, pour l'importation desquels l'année 1893 avait été, d'ailleurs, une année exceptionnelle; les peaux brutes, les mantes, le coton en laine, le son, les éponges, les graines à semencement, qui ont diminué de 60.000 francs, etc.

Dans les objets fabriqués, l'importation s'est maintenue au chiffre de 1893, avec légère augmentation; nous devons toutefois signaler des diminutions sur les poteries, verres et cristaux, l'orfèvrerie, les peaux ouvrées les chapeaux de paille, les presses et nattes de paille, les outils et ouvrages en métaux, les machines et mécaniques, etc.

Enfin, dans les objets d'alimentation, dont l'importation a augmenté par le fait d'un plus grand envoi de viandes fraîches et salées, de charcuterie, de riz, de près de 3 millions de francs; de gibier et volailles, tant vivant que mort; des œufs de volaille, qui ont augmenté de 1.400.000 francs. Il nous faut cependant signaler des diminutions sur le beurre, les vins, les légumes frais, salés ou conservés, les céréales, les légumes secs, les graisses animales, les eaux-de-vie, etc.

Nous bornons là ce trop rapide compte-rendu; comme toujours nous ne pouvons que déplorer cette situation si peu reconfortante, qui s'aggrave d'année en année pour l'autre pays.

Notre chambre, en apprenant aux commerçants italiens et français leurs sentiments réciproques, en les montrant tous animés des mêmes desirs d'entente, a conscience d'avoir rendu un important service à tous: souhaitons que tant de bonne volonté et tant d'efforts ne soient pas perdus pour une question d'étiquette diplomatique.

Nous savons très bien, nous aussi, qu'il n'y a malheureusement pas en jeu seulement des intérêts économiques; mais précisément parce qu'il y a là des intérêts peut-être encore plus importants, il est du devoir des uns et des autres d'acquiescer les uns, et de concilier avec la situation présente les intérêts à venir.

Nous aussi, nous faisons des vœux pour la réussite d'une entente entre les deux pays et nous désirons que les considérations politiques ne viennent pas encore une fois mettre un obstacle aux bonnes dispositions qui se manifestent de part et d'autre. Les intérêts vitaux d'une nation devraient bien passer avant quelques susceptibilités, d'un amour propre souvent mal compris, et avant une futile désir de gloire.

H. B.

ans de différence qui le faisaient presser un vieillard à côté de Jeanne!

Pour la première fois, la jeune femme constatait que cette beauté, cette jeunesse, si regrettées, M. de Riou les possédait encore, non point sur le visage peut-être, mais en son esprit précis, éblouissant, subtil, en sa parole précise, colorée, son cœur surtout, si plein de générosités exquises, de hautes abnégations.

Ce n'était point l'amoureux rêvé par les fillettes; ses yeux ne savaient point s'altérer par la tristesse et l'angoisse; sa voix ne chantait pas; rythmique, la mélodie des savantes volutes, mais si ce n'était pas l'amant, c'était bien l'époux, l'homme, en toute l'absolue valeur de ce mot, le maître, le protecteur, le guide! C'était enfin celui auprès duquel la femme ne se sent plus qu'une enfant toute frêle, sur qui elle peut s'appuyer en toute confiance, certaine qu'en se tenant serrée contre ce compagnon elle demeurera dans le bon chemin droit, clair, large, tracé, la grand'route de la vie et celle quasi du bonheur.

Ah! la folle, la sotte qui avait voulu s'aventurer dans les sentiers caillouteux de la faute, qui n'avait pas compris que les seules vraies joies, durables, se trouvaient dans la tiède adhésion du foyer et que nuls coupables délices ne valent la satisfaction qu'il faut accepter, accomplir.

Ah! que le ciel lui fût, qui lui avait, heureusement si vite ouvert les yeux, qui lui avait donné la force de rompre

De fête en fête

Nous dirons demain, si les dieux le permettent, ce qu'aura été la fête donnée à bord du «Dubourdieu» et à laquelle nous nous rendrons aussitôt que nous aurons terminé cette chronique bien pâle et bien froide, en comparaison de ce que nous avons vu, entendu et senti dans la journée de dimanche.

Nous ne saurions, en effet, reproduire dans toute leur grâce et leur entrain les mille détails charmants de la bucolique à laquelle nous avons assisté, aimablement conviés, sous les ombres traditionnelles de la quinta Zampa. C'est avec une indicible satisfaction que nous constatons la louable émulation avec laquelle nos compatriotes se sont empressés à faire fête de leur mieux à messieurs les officiers du «Dubourdieu» et à l'éminent contre-amiral Pouglin de la Maisonnette qui les commande.

Après le Cercle Français, la France, après la France, la Patrie.

Et chacune des fêtes qui se sont succédées l'emportant sur l'autre par quelque détail nouveau, plus pittoresque ou plus gai, sans effacer ni diminuer le souvenir de celle qui l'avait précédée.

La fête annuelle de «La Patrie», toujours si séduisante dans le cadre pastoral dont elle s'est faite une loi, a pris cette année des proportions plus vastes et provoqué un enthousiasme plus vif encore. Jamais le gazon et les pâquerettes de la quinta Zampa n'ont vu réunis tant de spirituels convives et de jolies danseuses; jamais un paysage oriental n'aura servi de scène à une fête plus française.

Le banquet champêtre était parfait de tous points et fait honneur aux maîtres-queux qui avaient présidé à sa confection; l'appétit de robustes estomacs, aiguillé plus encore par l'entrain général, en assaisonnait tous les détails, les vins étaient authentiques, les bûches fraîches, les coeurs ardents, les orateurs éloquentes—MM. Calveyrac, président de «La Patrie», M. le ministre de France, un brillant officier de l'Etat Major du «Dubourdieu» et M. le docteur Rappaz ont fait les frais des discours. Que fallait-il de plus?

Un bon orchestre et des jambes vigoureuses.

C'est chose qui n'a point manqué. Polkas, mazurkas, valse, quadrilles, lanciers, farandole, l'ont prouvé dans une succession interminable, où bien des coeurs ont palpités d'autre chose que de fatigue.

Quelle journée pour le malin Cupidon! En somme, exquise pour tous, et qui fait le plus grand honneur au bureau de la Société, aux organisateurs de la fête et à la beauté des Orientales, filles de français, dont la bravoure s'est attestée en bravant à notre bras les foudres convergents des jaloux, ou no sours au bras d'un autre.

Ces fêtes reconfortent. Elles prouvent que, malgré tout, nous aimons bien encore, nous aimons toujours notre vieille France, aussi longtemps que nous aurons de nobles coeurs et de belles intelligences pour la comprendre, d'héroïques marins et de vaillants soldats pour la défendre, d'éloquents ministres pour célébrer les grandeurs et les gloires, et d'humbles chroniqueurs pour en enregistrer les manifestations.

Forbin.

DISCOURS DE M. CALVEYRAC, PRÉSIDENT DE LA «PATRIE»

M. le Ministre, MM. les Officiers:

C'est pour moi une vive satisfaction

d'avoir à vous remercier au nom de la Société de Secours Mutuels «La Patrie» que j'ai l'honneur de présider, pour le bienveillant accueil que vous avez fait à notre invitation. Nous vous sommes très-reconnaissants, Messieurs d'avoir bien voulu répondre à notre appel en assistant à notre modesto fête commémorative; mais je dois vous avouer que nous nous y attendions, car pour obtenir ce résultat, nous étions convaincus que le nom de Patrie ne vous laisserait pas insensibles, et qu'en outre vous n'ignorez pas Messieurs, le légitime orgueil qu'éprouve notre colonie, chaque fois qu'il lui est donné de pouvoir vous posséder parmi elle ne serait-ce qu'un instant. Nous regrettons tous que M. l'amiral Pouglin de Maisonnette n'ait pu venir également au milieu de nous afin de pouvoir lui témoigner toute notre sympathie.

Je remercie particulièrement MM. les officiers du «Dubourdieu», qui par leur présence, sont venus nous rappeler plus intimement la Patrie absente et nous apporter en même temps un appoint considérable de bonne humeur et d'entrain. Ce serait pour nous, Messieurs, une très grande joie si nous pouvions espérer que dans vos lointaines pérégrinations, vous nous garderez quelques bons souvenirs et quelque sympathie.

Je dois aussi un mot de remerciement à MM. les membres de la colonie non-sociétaires qui sont venus nous donner un témoignage d'estime en assistant à notre fête de famille.

Messieurs, encore une fois, merci à tous au nom de la Société la Patrie.

DÉCORATION

Cérémonie sympathique

Le ministre de France M. B. de St. Chaffray, accompagné de madame St. Chaffray, de l'amiral Pouglin de la Maisonnette, du chancelier M. Hepp, des MM. les officiers de l'Etat Major du «Dubourdieu» s'est rendu hier matin à bord du vapeur «Colonia», où M. Talhouarn, Agent des Chargeurs Réunis se trouvait entouré de plusieurs amis surveillant les travaux de sauvetage, menés sous l'habile direction du vaillant M. A. Lussich.

Le but du Ministre était de surprendre Lussich au milieu de sa besogne et de décorer, comme sur un champ de bataille, cette noble poitrine qui en maintes occasions a risqué la vie pour sauver celle de ses semblables. Aussi M. Bourcier St. Chaffray a-t-il réuni son plan, car il trouvait le héros en train de tirer sur un énorme câble comme le dernier de ses marins.

Quelle ne fût pas la surprise de Lussich en se voyant entouré de tout ce monde!

Le ministre lui adressa une allocution en ces termes:

Monsieur Lussich:

Témoin des énergiques et persévérants efforts par vous déployés depuis déjà huit jours en vue d'opérer le difficile sauvetage du vapeur français «Colonia», M. l'Amiral Pouglin de la Maisonnette, Commandant en Chef notre Division Navale de l'Atlantique, a tenu à vous donner une marque d'attention spéciale en se joignant à moi pour venir ici-même, sur ce navire échoué où l'on vous voit à l'œuvre et qui est, pour ainsi dire votre champ de bataille du moment, vous

point. Et dans le doute, un invincible trouble envahissait la malheureuse repentie, chaque fois qu'elle se trouvait en face de la camarade. Celle-ci, pourtant, ne bronchant point, sans une attitude, un mot, un rien qui pût faire deviner si c'était elle ou non qui avait rencontré M. de Riou dans cette maison de la rue de Verneuil.

Elle demeurait toute pareille à ce qu'elle était autrefois, sans accentuation dans ses défauts, tour à tour, selon son habitude, ou un peu obséquieuse légèrement impertinente, mais sans que cette obséquiosité parût l'offre d'une bonne volonté à tout faire, ni cette impertinence l'étalage d'une arme le semblant d'un défi.

Sitôt entrée, dans l'ombre d'arrogance.

—Je demande pardon à madame, dit Louisa, de venir la déranger, mais c'est au sujet d'une demande que j'ai à adresser à madame.

—Quelle est cette demande? interrogea Jeanne dont le cœur battait plus fort qu'à l'habitude, comme à l'approche d'un péril.

—La permission de ma journée et de ma soirée de demain pour me rendre à la messe d'un conseil à moi.

D'un geste un peu sec, Mme de Riou interrompit la camarade.

—Vous y mettez vraiment trop d'insistance, Louisa. Il y a quinze jours, vous m'avez déjà fait la même demande et je vous ai dit non pouvoir vous l'accorder cette permission, par la raison qu'il y aurait chez moi, ce même

Lycée Franco-Uruguayo

Grand Collège de demoiselles dirigé par la Directrice Madame Marie Irigaray d'Arceosa. Dayman 127.

Instituto Universal

Pour garçons, Uruguay 283 à 291. Ces deux collèges proportionnent à leurs élèves une instruction brillante et solide. On reçoit des pensionnaires, demi-pensionnaires et externes.—Agustín M. Vasquez, Directeur.

remettre, au nom du Gouvernement de la République Française, la médaille d'Honneur que Monsieur le Président Félix Auro a bien voulu vous décerner, par décret en date du 17 Août dernier, rendu sur la proposition de L. L. E. E. M. Mrs. les Ministres des Affaires Étrangères et de la Marine, à la suite d'une demande formulée en votre faveur par la Compagnie des Chargeurs Réunis du Havre, demande que je m'étais plu à appuyer d'un avis favorable.

Reconnaitre et récompenser le mérite partout où l'occasion lui en est offerte est une des plus anciennes traditions léguées par le passé au Gouvernement de la France, qui aimera toujours à y rester fidèle.

Mais en vous accordant à titre de marque de distinction particulière la médaille d'or que j'ai l'honneur d'être chargé de vous remettre, le Gouvernement de la République Française ne s'est pas seulement proposé de manifester publiquement combien il apprécie les précieux services que vous avez maintes fois rendus et rendez journellement à notre marine marchande, fréquentant ces parages: il a encore eu l'intention de rendre justice au courageux dévouement dont vous avez su faire preuve toutes les fois que, pour lutter contre les éléments, déchaînés et arracher à l'Océan sa proie, vous avez bravé de réels dangers, réconfortant, entraînant ou secondant par votre exemple cette phalange de hardis travailleurs de la mer, ce personnel de braves marins disciplinés et fortement imprégnés du sentiment du devoir qui se groupe sous vos ordres et qui, réunis en ce moment même autour de vous peuvent être certains que, aux yeux de quiconque sait quel concours ils vous prêtent, il leur revient, dans toutes les marques de distinction dont leur chef est l'objet, une part dont ils ont le droit d'être fiers.

Recevez, Monsieur Lussich, avec cette médaille d'Honneur les félicitations de M. l'Amiral, les miennes et j'ajouterai, sans crainte d'être désavoué par aucun de mes compatriotes, celles de toute la Colonie française de Montevideo.

Puis lui attacha sur la poitrine la médaille d'or que le gouvernement français a décerné à sa bravoure.

D'un côté de la médaille on lit: *Ministère de la Marine*, de l'autre: *Monsieur Antonio Lussich entrepreneur de remorqueur à Montevideo—Courage et dévouement.*

En terminant le discours du Ministre, des vivats enthousiastes ont été donnés à la France, à son ministre, à l'amiral et à Lussich.

L'émotion était à son comble, en ce moment.

Le nombreux personnel de Lussich, les larmes aux yeux, poussaient des hurrahs en contemplant la juste récompense que leur vénéral chef portait sur sa noble poitrine, fiers de partager avec un si noble cœur, les périls

jour, un dîner suivi d'une grande soirée, et que par conséquent il m'était impossible de me priver de vos services...

—Je sais, oui, madame. Mais j'ai pensé qu'à la seconde fois, madame m'en ferait une réponse toute différente.

Arrêtée d'abord à distance, Louisa s'était avancée peu à peu jusqu'à Mme de Riou, et il semblait à celle-ci que sur les lèvres de la dominiotique courait un méchant sourire dénotant la certitude de n'avoir qu'un mot à articuler pour la tenir à sa merci. La soubrette continua:

—C'est que je n'ai pas dit à Madame que la nœce se faisait au boulevard Saint-Germain, de l'autre côté de l'eau...

Impossible de rendre la façon précieuse comme un lame de couteau dont fut articulé ce «de l'autre côté de l'eau».

Une sensation de froid envahit Jeanne à l'idée des monnaies précieuses maintenant, qui traversaient l'esprit de la femme de chambre.

Plus de doute possible. C'était bien elle qu'elle avait aperçue à sa deuxième visite chez M. Marsac.

Pourtant, d'un effort, elle se contint, affectant une complète indifférence que la crainte de paraître intimidée rendit même presque dure et hautaine.

—Eh bien, vous vous êtes trompée, ma fille. J'ai dit non une fois. C'est non que je dis encore... Laissez-moi, je vous prie.

(A suivre).

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS

JULIO MAILMOS

Avenida General Rondeau Núms. 354 & 358
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina
VENTAS POR MAYOR MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 DE JULIO esquina Andes. — MONTEVIDEO

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

Gran Diploma de Honor DOS GRANDES PREMIOS
Expos. Italo-Americana, Génova 1892 Exposición de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor. — Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. — Productos sumamente baratos y sin competencia.

Calle Sarandí Núm. 345 — Teléfono "Uruguay" 881
Sucursal: "La Comercial", 25 de Agosto 299, entre Treinta y Tres y Misiones.

DOS AMERICANOS

196 — ARAPEY — 194

ELABORACION

De Café a vapor

TORREFACCION DE CAFÉ

Por el aire concentrado

VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

En cafés finos

Para familias

ECONOMIA DE UN 25 %

196 — CALLE ARAPEY — 196

MONTEVIDEO

Teléfono "Montevideo" número 10.

MUEBRERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

Calle 25 de Mayo 328

Esta casa introductora, la mas importante y mas surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al publico que tiene todavia para LIQUIDAR

Muebles fabricados en el pais, alfombras, pianos, espejos dobles, sillones de Viena Fischel, etc.

Especialidad en muebles macizos para campaña. — Venta al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

CARNE LIQUIDA

Medallas oro

BARCELONA

1888

PARIS

1889



Chicago

1893

MONTEVIDEO

1895

Extracto líquido Peptógeno y peptonizado del doctor Valdez García y fabricado por Valdez y Valdez García.

175 -- URUGUAY -- 175

Agencia d'Assurances Maritimes

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

Compagnie Française d'Assurances
Maritimes et Fluviales

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Anglaise d'Assurances
Contre l'Incendie

H. AUBERT, AGENT

CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO

Destileria de Saint Marcellin

DE

ROMAIN DUTRUC

ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té "Los Mandarines". Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.
Únicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud é Hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. — Montevideo.
Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y coniferios de la capital.
Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té a los mandarines, de venta en el ALMACEN MAHSELLES de Martin Catalogne
CALLE 25 DE MAYO NÚM. 234

IMPRENTA

DE LA

GUÍA GENERAL DEL PLATA

EN ESTE ESTABLECIMIENTO SE HACE TODA CLASE DE TRABAJOS
SE RECIBEN ORDENES

CAMPAÑA

ELEGANCIA, PRONTITUD Y ESMERO

210 — CALLE ANDES — 210

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

Sombrereria por Mayor y Menor

DE R. RAMÁ

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, puños, corbates, bastones, paraguas, etc. Único agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones - Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

DEPÓSITO DE MÁQUINAS

y útiles agrícolas é industriales

Fábrica de bolsas

Cordeleria Nacional

DE

H. GROSCURTH

39 — CALLE RIO NEGRO — 41

Agencia de Seguros

Informes y presupuestos de instalaciones. — Representación de fábricas europeas y norteamericanas. — La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente a la calle Rio Negro 159 y 161.

THE STANDARD LIFE

GRANDE COMPAGNIE BRITANIQUE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Une des plus anciennes, libérale et importante du monde
UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.
Avant de s'assurer, demander des informations à

B. LORENZO HILL-Gérente

161—Calle Huzungó—161

(PLAZA MATRIZ)

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

POTOSÍ

Capitan R. FLETCHER

Saldrá el 23 de Noviembre de 1895

Para Rio Janeiro, Lisbon, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) y Liverpool.

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 oro, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.

La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Rivedeo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS C^A Limited

AGENTES

MONTEVIDEO Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Colon -- Cru Giot -- Colon

VENTE DE VINS

La parfaite fabrication et la pureté des vins sont garanties, ils sont limpides et ont une grande finesse de goût.
620 bordelaises de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Gamay-Liverdun ou Bourgogne, Pinot, etc., etc. récoltés dans le même établissement, exempta de toute maladie.

AGENT M. SEXTO BONOMI

Rue Cerro 95 et 97—Montevideo

Téléphone de Montevideo N° 127

Prix \$ 1.80 les 12 litres étiquetés et livrés à domicile à Montevideo

2300 la bordelaise avec fût
Le vignoble Giot occupe une position exceptionnelle et est cultivé d'une manière spéciale ce qui assure la parfaite maturité des raisins, et la finesse de ses vins, qui sont traités avec tous les soins possibles, et les machines les plus perfectionnées.

Une partie des piéds de vignes sont greffés sur américains Rupestris et Riparias, et l'établissement tout en augmentant ses plantations peut vendre à la saison prochaine 1.000.000 de ces espèces connues comme les plus résistantes contre le Phylloxera.

M. Vandone, oenologue, de l'établissement accompagnera les intéressés qui désireront visiter le vignoble, et les pépinières ainsi que la cave où est confiné à ses soins.

Le téléphone de la Granja Giot est N° 201, de la Coopérative.

BANQUE FRANÇAISE

L. B. Supervielle

232 — RUE 25 DE MAYO — 234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDADA 309 y 311

La Banque émet des traites a terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.
Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.

LA BANQUE émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres, actions, etc., et les reçoit en dépôt pour l'assèment des coupons et dividendes fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES

Achat et vente d'or et de titres.
Paiements et encaissements sur les deux places.
Et toutes opérations de Banque.

La Banque est ouverte les jours feries de 9 h. a 1 du matin.

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera a una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a
BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA

MONTEVIDEO

Grand Hotel du Parc Giot

Propiété de Monsieur Giot

A VILLA COLON

TENU PAR M. LUIS BRAVE

On avise le public qu'à la gare Centrale, on délivre des billets de 1^{re} classe, aller et retour avec droit au déjeuner ou dîner pour \$ 1.20 chaque billet.
Les enfants de 3 à 10 ans paieront demi-billet.
Le tramway de l'Hôtel fait expressément le service des voyageurs gratis.

62 JULES MARY

La Sœur Aînée

—Et alors, faisait Marboutin en achevant son récit, j'ai pensé que tu leur donnerais de l'ouvrage, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé à se caser quelque part. Elles prétendent qu'elles sont habiles à la couture, à la broderie, tu les occuperas, hein? On ne pouvait pas les laisser comme elles étaient, réduites à mendier le long des routes—et il faut du courage pour mendier—malades, les pieds en sang, par le froid, par la neige. Brroul le frisson m'en vient, rien que d'y penser!

—Tu as bien agi, fit M^{re} Marboutin. Nous ne sommes pas riches, mais j'ai heureusement beaucoup plus d'ouvrage que je n'en peux faire...

—Vous voyez, dit Clin-d'œil avec fierté, je l'avais dit.

—Vous resterez donc avec nous, en

attendant mieux. Les bonnes ouvrières ne sont pas nombreuses dans le pays et si vous travaillez, aussi bien que vous l'annoncez, je vous promets que l'ouvrage ne chômera pas et que bientôt vous vivrez à votre aise.

Et comme les fillettes la regardaient avec un sourire triste, incrédules, mais reconnaissantes de ses paroles: —Mais si, mais si, à votre aise. Vous pourrez gagner à vous deux vos trois francs par jour. Cela suffit pour deux enfants comme vous. Et vous ferez des économies.

La brave femme les conduisit dans une chambre très propre, meublée d'un lit, d'une commode, et de quelques chaises. Sur la commode, sous un globe, une couronne de fleurs d'oranger. Elle leur apporta une cruche, une cuvette, de l'eau, des serviettes. —Voilà, dit-elle, tout ce qu'il vous faut. Couchez-vous ensuite, si le cœur vous en dit. A midi, je vous réveillerais et vous mangerez la soupe avec nous.

Elles restèrent donc. Tout de suite M^{re} Marboutin les installa. Au bout de quelques jours, la femme de Clin-d'œil ne pouvait plus se passer d'elles, mais

—Que vous êtes bonne, Madame, dirent-elles.

Et elles se jetèrent dans ses bras en pleurant.

—Vous nous accueillez comme si nous étions vos filles.

Ainsi, après avoir marché sans arrêt pendant toute une journée, alors qu'elles croyaient s'éloigner de Barmont, elles ne s'en trouvaient qu'à deux ou trois lieues. La rencontre de Balaruc les avait égarées, les avait jetées hors de leur route et elles étaient revenues sur leurs pas sans s'en douter.

Certes, elles s'en iraient, ne resteraient pas à Giromagny, Barmont était trop près. Mais elles y vivaient de moins en moins, afin de pouvoir se mettre en voyage avec de l'argent.

Cette misère noire éteignait les espoirs.

prudente quand même et avisée, elle avait écrit à la marquise de Barmont pour la mettre au courant de ce qui s'était passé.

La marquise lui avait répondu par une longue et chaleureuse lettre, toute pleine de larmes et de tendresse.

Rassurée, Mme Marboutin s'était abandonnée à son cœur.

Le 26 novembre, vers quatre heures du soir, elle dit à Isabelle:

—Voudriez-vous aller reporter de l'ouvrage jusqu'au château de La Valogne, qui n'est pas à plus de deux kilomètres, de Giromagny? Vous savez que j'ai de l'ouvrage pressé pour ce soir. Je ne puis y aller moi-même et mon mari a dû partir pour La Montagne il y a une heure. Je terminerai l'ouvrage pressé avec Martha. Vous irez seule. Vous n'avez pas peur?

—Oh! non, puisque c'est tout près.

—Et tout le temps, la route, sans

deux ou trois cents mètres de faux

—C'est bien. Je partirai quand vous

voudrez.

—Tout de suite donc. Vous serez

rentrée pour souper. Je vais préparer

vos paniers.

Un quart-d'heure après, elle était en

route.

Elle traversa La Montagne. M^{re} Marboutin lui avait expliqué où était le château. Le chemin était facile.

Impossible de se tromper. Elle fit sa commission et repartit aussitôt l'ouvrage livré.

Elle suivait lentement la route. Elle n'était pas fatiguée. Elle avait le temps. En marchant, elle pensait à tous les étranges événements des dernières semaines, à son départ du château, à la faim et à la fatigue éprouvées, à leur refuge chez M^{re} Marboutin.

—Et je dois être heureuse, se disait-elle, car qui sait ce qu'il serait advenu, si je n'avais rencontré ces braves gens.

La soirée, nous l'avons dit, était

paisible. Tout à l'heure, il y avait une heure à peine. Barmont était tombé au bord du sentier, évanoui. Elle était tout près de l'endroit; mais Barmont, réveillé par le froid de la neige, n'y était plus.

Oh! était-il maintenant?

Soudain en quelques secondes, se passa devant ses yeux un spectacle qu'elle n'oubliera jamais.

Elle entend un grand cri de terreur, puis un trépigement, le bruit d'une lutte, des cris étouffés: «Au secours! au secours!» puis plus rien. L'instinct l'emporta chez elle, elle est nerveuse, elle est femme, elle a peur, elle se jette sous bois, fait quelques pas et s'arrête.

Elle s'arrête, parce que ce qu'elle voit la terrifie.

Deux hommes ont roulé du bord de la route jusque dans le fossé, puis du fossé dans les broussailles.

(A suivre).